

Les dédales de l'imposture politique dans la pensée de Hannah Arendt

The Labyrinths of Political Imposture in Hannah Arendt's Thought

Mohamed HICHCHOU

Maître de Conférences Habilité

Université Moulay Ismail, EST de Meknès – Maroc

Abstract

This article analyses Hannah Arendt's conception of political deception as set out in **Truth and Politics** and **On Lying in Politics**. Drawing on a comparative reading of these two essays, it highlights the mechanisms of lying, disinformation and the fabrication of images in the construction of collective representations. An examination of the 'Pentagon Papers' shows that political imposture is not merely the concealment of facts, but involves the construction of a substitute reality whose plausibility tends to supplant factual truth. Finally, this study highlights the significance of Arendt's thought in the face of the challenges of the post-truth era, where the preservation of factual truth remains an essential condition for the exercise of critical judgement and the vitality of democracy.

« La véracité n'a jamais figuré au nombre des vertus politiques, et le mensonge a toujours été considéré comme un moyen parfaitement justifié dans les affaires politiques. » Hannah Arendt, Vérité et politique, (1967)

Dans *Vérité et politique* (Arendt, 1967) et *Du mensonge en politique* (Arendt, 1971), Hannah Arendt entreprend une analyse approfondie des tensions constitutives qui opposent la vérité à l'exercice du pouvoir politique. En mettant en évidence l'asymétrie fondamentale entre l'acte de dire la vérité et celui de « faire croire » délibérément le faux, la philosophe allemande montre comment l'imposture, loin de se réduire à une simple altération des faits, devient un instrument privilégié de l'action politique. À partir de cette réflexion, elle met au jour les procédés discursifs, médiatiques et symboliques par lesquels la falsification du réel, la désinformation et la fabrication d'images concourent à l'édification de véritables dispositifs d'imposture politique. Cette démonstration trouve son illustration la plus éloquente dans l'analyse des *Pentagon Papers*, relatifs à l'engagement militaire des États-Unis au Vietnam, où Arendt dévoile les mécanismes grâce auxquels le pouvoir substitue à la réalité des faits un récit destiné à orienter les perceptions et à modeler l'opinion publique.

En effet, dans un contexte politique marqué par la prolifération de multiples formes d'imposture, aussi bien au sein des démocraties contemporaines que des régimes totalitaires, il convient, à l'aune des analyses développées par Hannah Arendt, d'interroger les mécanismes par lesquels le mensonge, la désinformation et la fabrication des apparences concourent à la dissimulation des faits, à l'orientation des décisions politiques et à l'avènement de ce que l'on

qualifie aujourd'hui d'« ère de la post-vérité ». Nous posons dès lors l'hypothèse que, dans la pensée de Hannah Arendt, l'imposture politique ne saurait être réduite à une simple pratique du mensonge. Elle constitue un dispositif complexe de production d'une réalité de substitution, dont l'efficacité repose sur l'articulation du discours, de la fabrication des images et des mécanismes de persuasion collective.

Afin d'éprouver cette hypothèse, nous adopterons une démarche à la fois analytique et herméneutique, fondée sur une lecture croisée de *Vérité et politique* et de *Du mensonge en politique*. La présente étude s'organisera autour de trois moments complémentaires. Nous examinerons d'abord les fondements conceptuels de l'imposture politique et les mécanismes qui en assurent le déploiement, avant d'analyser le rôle du mensonge, de la désinformation et des dispositifs médiatiques dans la fabrication de l'opinion. Enfin, nous montrerons que ces mécanismes trouvent leur prolongement dans l'image, qui s'impose comme l'un des vecteurs privilégiés de l'imposture politique en substituant progressivement les apparences à la vérité factuelle.

1. Fondements et rouages de l'imposture politique chez H. Arendt

Dans la perspective de Hannah Arendt, l'imposture politique ne se confond ni avec le mensonge, ni avec la propagande, ni avec la désinformation. Alors que le mensonge en constitue l'un des procédés fondamentaux, la propagande en assure la diffusion et la légitimation à l'échelle collective, tandis que la désinformation organise la manipulation des faits et des perceptions. L'imposture politique apparaît dans ce contexte comme une catégorie plus englobante, désignant un dispositif complexe par lequel le pouvoir substitue à la réalité factuelle un univers de représentations destiné à orienter durablement le jugement et l'opinion publique.

Chez Arendt, l'imposture politique se déploie à travers un ensemble de mécanismes discursifs, symboliques et médiatiques qui en assurent la cohérence et l'efficacité. Au sein de ce dispositif, le langage occupe, selon Hannah Arendt, une place cardinale, puisqu'il constitue le vecteur privilégié de la fabrication des représentations et de la substitution progressive d'un récit construit à la réalité factuelle, notamment dans le contexte de la politique américaine. Ce moyen complexe participe pleinement au jeu du « faire croire » comme il constitue un moyen essentiel pour tromper la vigilance d'un récepteur prêt curieusement, lui aussi, à adhérer à la logique et au bon sens ne serait-ce qu'aux dépens du vrai.

Dans *Vérité et politique*, Arendt montre ainsi que les vérités politiques ne relèvent ni de la vérité rationnelle, fondée sur la démonstration, ni de la vérité de fait, qui repose sur l'attestation des événements, mais du domaine de l'opinion (*doxa*), laquelle exige l'adhésion aveugle des citoyens. C'est à la lumière de cette distinction que la philosophe analyse le célèbre lapsus de Thomas Jefferson, principal rédacteur de la Déclaration d'indépendance de 1776. Alors que celui-ci affirmait initialement que « certains principes sont évidents d'eux-mêmes », il écrit finalement : « *Nous tenons ces vérités pour évidentes* » dans un glissement qui attire l'attention d'Arendt :

« Mais, en disant " Nous tenons ces vérités pour évidentes ", il concédait, sans s'en rendre compte, que l'affirmation " Tous les hommes sont créés égaux " n'est pas évidente mais exige l'accord et l'assentiment que l'égalité, si elle doit avoir une signification politique, est une affaire d'opinion, et non la vérité. [...] Que tous les hommes soient créés égaux n'est ni évident en soi ni démontrable. Nous faisons nôtre cette opinion parce que la liberté est possible seulement parmi les égaux, et nous croyons que les joies et les satisfactions de la libre compagnie doivent être préférées aux plaisirs douteux de l'existence de la domination. » (Arendt, 1967, 314)

L'italique révèle ainsi que l'égalité des hommes ne constitue pas une vérité objective comparable à une vérité mathématique, mais une conviction politique dont la validité repose sur un accord collectif plutôt que sur une démonstration. Ce déplacement met en évidence le rôle décisif du langage dans la constitution de l'espace politique : celui-ci ne crée pas a priori la vérité, mais confère aux opinions une autorité susceptible d'être reçue comme telle. C'est précisément dans cette confusion entre opinion et vérité que peut s'insinuer l'imposture politique. Une vérité dans le domaine politique ne sera jamais évidente, et l'utilisation d'un langage sournois dans un tel contexte peut être ambiguë lorsqu'il est utilisé au service du mensonge et de la dissimulation, constituant ce que H. Arendt nomme « le versant sombre de la politique » (Arendt, 1971, 314).

Bien que l'expression « La Fabrique des imposteurs » relève de la réflexion contemporaine de Roland Gori et ne figure nullement dans le vocabulaire conceptuel de Hannah Arendt, elle offre un éclairage heuristique fort utile sur les analyses arendtiennes de l'imposture politique. Dans *Du mensonge en politique*, la politologue allemande réfléchit à juste titre sur le rôle primordial que jouent les sources et les documents dans le processus de l'imposture en politique et, à rebours, dans la possibilité de restituer une vérité. L'essai constitue à cet égard une analyse profonde d'une série d'autres textes, dont les plus importants sont les « documents du Pentagone »¹, publiés en 1971 par le *New York Times*, l'article de Leslie H. Gelb dans *Life* de 1971,² et l'ouvrage *Washington Plans an Aggressive War*, de Stavins, Barnet et Raskin³, paru également en 1971.

Chez Arendt, ces documents occupent une place centrale dans l'analyse de l'imposture en raison de leur fonction double. Ils constituent, d'abord, les instruments privilégiés de sa démonstration, en mettant au jour les procédés par lesquels les vérités de fait sont sélectionnées, préservées ou occultées afin de servir le projet de l'imposteur. Ils révèlent ensuite les insuffisances, les contradictions, voire les manipulations des administrations états-uniennes, pour lesquelles ces informations étaient soit ignorées, soit jugées insignifiantes, soit écartées parce qu'elles entraient en conflit avec les constructions théoriques élaborées par les « spécialistes de la résolution des problèmes »⁴. Ces schémas interprétatifs étaient au service des représentations que les États-Unis cherchaient à imposer, à savoir celle de leur puissance hégémonique et celle de la menace d'une « Troisième Guerre mondiale » que ferait peser l'« effet domino » de l'expansion communiste en Asie.

¹ Les Pentagon Papers (« papiers du Pentagone ») désignent communément le document United States-Vietnam Relations, 1945-1967: A Study Prepared by the Department of Defense (« Relations entre les États-Unis et le Viêt Nam, 1945-1967 : une étude préparée par le département de la Défense »). Le document, de 7000 pages, est rédigé par le département de la Défense à propos de l'implication politique et militaire des États-Unis dans la guerre du Viêt Nam de 1955 à 1971. Il éclaire en particulier la planification et la prise de décisions propre au gouvernement fédéral des États-Unis. Il fut rédigé à la demande de Robert McNamara, secrétaire à la Défense, en 1967, et son contenu est diffusé sous forme d'articles en 1971 par le « New York Times », puis par le « Washington Post ».

² Dans le numéro du magazine *Life* du 17 septembre 1971, Leslie H. Gelb, qui dirigeait l'équipe chargée de compiler les Pentagon Papers, a publié un article historique intitulé "Lessons of the Pentagon Papers". Il s'y interroge sur ce que l'Amérique pouvait retenir de cette étude top-secrète sur l'implication des États-Unis dans la Guerre du Vietnam.

³ L'ouvrage *Washington Plans an Aggressive War*, publié en 1971 par Random House, est une critique documentée de l'implication des États-Unis dans la guerre du Vietnam. Co-écrit par Ralph Stavins, Richard J. Barnet et Marcus Raskin, des intellectuels liés à l'Institute for Policy Studies (IPS), ce livre se présente comme un véritable "acte d'accusation" contre la politique étrangère américaine.

⁴ « Les spécialistes de la solution des problèmes » désignent les communicants qui ont fait du mensonge leur fonds de commerce. Il s'agit essentiellement des experts et technocrates mobilisés par l'administration américaine pendant la guerre du Vietnam.

Par ailleurs, le souci du détail constitue un ingrédient nécessaire au processus de l’imposture dans la mesure où il permet de renforcer la vraisemblance du discours politique. Cet élément renvoie à la sélection et à la manipulation des faits au service d’une construction idéologique patente. La philosophe en donne une illustration à travers le régime totalitaire soviétique, dont les dirigeants « prouveront que, dans un système d’économie socialiste, il n’existe pas de chômage en refusant de reconnaître son existence; dès lors, un chômeur n’est plus qu’une entité non existante » (Arendt, 1967, 16). En outre, le pouvoir politique exerce un contrôle sur le réel en déterminant quels faits méritent d’être reconnus et lesquels doivent être rendus invisibles, afin de faire prévaloir la représentation qu’il entend imposer comme vérité.

Cette stratégie du clair-obscur, qui consiste à révéler certains éléments tout en occultant d’autres, n’est pas sans rappeler les procédés propres à la publicité. Arendt établit explicitement ce rapprochement lorsqu’elle affirme que « les relations publiques ne sont qu’une variété de la publicité » (Arendt, 1967, 17). Elle montre ainsi que les techniques de communication empruntées au marketing investissent progressivement le champ politique, où elles visent moins à informer qu’à construire une image favorable du pouvoir et à modeler les perceptions collectives. La logique des relations publiques substitue dès lors la gestion des apparences à l’exigence de vérité, faisant de l’image un instrument privilégié de l’imposture politique. Que fait ainsi le publicitaire, sinon s’appuyer sur le détail pour promouvoir son produit et faire croire à sa supériorité de ce dernier? Autrement dit, à l’instar du publicitaire qui met en avant certains traits du produit afin d’en construire artificiellement la valeur, le politicien sélectionne les détails susceptibles de conforter l’image qu’il souhaite projeter de lui-même tout en sacrifiant tout souci de moralisation et tout assainissement de la scène politique.

L’un des paradoxes majeurs de l’imposture politique réside de surcroît dans son recours à une rationalité hypertrophiée. Loin d’être l’antithèse de la raison, l’imposture s’élabore à travers une logique interne d’une remarquable cohérence, qui réorganise les faits selon les exigences d’un système discursif préalablement constitué. Cette rationalisation excessive ne vise plus à rendre compte du réel, mais à le conformer aux présupposés idéologiques qui fondent l’action politique. Hannah Arendt identifie ce mécanisme dans l’attitude des « spécialistes de la résolution des problèmes », dont les constructions abstraites en viennent à prévaloir sur l’expérience effective des faits. On touche alors à ce qu’elle dénonce dans *Du mensonge en politique* concernant les conseillers de l’exécutif, spécialistes de la solution des problèmes, qui se sont laissé abuser par leur amour de la raison et de la théorie. Le mensonge qui sous-tend l’imposture politique ne procède nullement d’une rupture avec la rationalité ; il en constitue, au contraire, l’un des ressorts essentiels, en mobilisant les exigences de cohérence logique pour rendre crédible une réalité de substitution, ainsi que le montre l’extrait suivant :

« Le mensonge est souvent plus plausible, plus tentant pour la raison que la réalité, car le menteur possède le grand avantage de savoir d’avance ce que le public souhaite entendre ou s’attend à entendre. Sa version a été préparée à l’intention du public, en s’attachant tout particulièrement à la crédibilité, tandis que la réalité a cette habitude déconcertante de nous mettre en présence de l’inattendu, auquel nous n’étions nullement préparés. » (Arendt, 1967, 16)

En effet, Arendt met en évidence l’une des principales forces du mensonge politique à savoir sa capacité à s’adapter aux attentes de son destinataire. Contrairement à la réalité factuelle, dont le caractère contingent et imprévisible échappe à toute mise en scène préalable, l’imposture politique façonne le mensonge en fonction des représentations, des croyances et des attentes du public auquel il s’adresse. Elle ne vise pas seulement à dissimuler le réel, mais à produire un récit

cohérent et vraisemblable, susceptible d'emporter l'adhésion collective. En ce sens, son efficacité repose moins sur son adéquation aux faits que sur sa capacité à rencontrer les attentes, les croyances et les dispositions idéologiques de ceux auxquels il s'adresse.

Si Arendt insiste à cet égard sur la cohérence interne du récit mensonger et sur sa force de persuasion, François Noudelmann prolonge, de sa part, cette réflexion en mettant en lumière la dimension imaginative du mensonge. Selon lui, celui-ci ne se réduit pas à une falsification intéressée du réel, mais il révèle plutôt une aptitude à produire des récits susceptibles de suspendre le rapport immédiat à la vérité et d'ouvrir un espace où l'invention narrative peut l'emporter sur la véracité factuelle. La lecture de Noudelmann éclaire, sous un angle complémentaire, l'analyse arendtienne en montrant que l'efficacité du mensonge tient autant à sa cohérence discursive qu'à sa puissance d'adhésion imaginaire :

« Mentir par plaisir, sans intention de nuire, laisse entrevoir la complexité du mensonge, son infiltration sournoise dans quantité de comportements. Si le mensonge visait seulement à contrefaire le vrai par intérêt, la morale lui réglerait facilement son sort. S'il peut s'exercer sans but et s'affranchir de toute utilité, alors il échappe à la raison morale. La vérité sort de la bouche des enfants, selon un dicton populaire, mais le mensonge aussi, ou du moins par une autre disposition, joyeuse et malicieuse. Il a partie liée avec l'imaginaire et le suspens de la signification. Tout devient possible à qui sait mentir pour mentir, de façon intransitive. Peu importe qu'une affirmation soit vraie ou fausse, du moment qu'elle permet d'inventer en racontant. » (Noudelmann, 2015, 55)

Acte primordial dans la mise en scène de l'imposture politique, le mensonge ne se réduit pas à une simple falsification intéressée du réel. Lorsqu'il est pratiqué sans intention de nuire, il révèle sa dimension imaginative et ludique, étroitement liée à la capacité humaine d'inventer des récits. En s'affranchissant de toute finalité utilitaire, il échappe en partie au jugement moral traditionnel et manifeste la liberté de l'imagination. Le mensonge apparaît dès lors comme une construction stratégique qui exploite les mécanismes de la persuasion en proposant une interprétation du monde plus rassurante et plus intelligible que la réalité elle-même, laquelle se caractérise, selon Arendt, par son irréductible imprévisibilité. Si l'imposture politique repose sur la fabrication de récits capables de se substituer à la réalité factuelle, elle ne déploie pleinement ses effets qu'à la faveur de leur réception et de leur appropriation par le corps social. L'étude de ses mécanismes appelle dès lors une réflexion sur les modalités de la manipulation des masses, qui constitue l'une des conditions essentielles de son efficacité.

2. L'imposture comme mécanisme de manipulation de la masse

À partir de l'intervention militaire américaine au Vietnam, Hannah Arendt identifie ce qu'elle nomme une « politique du mensonge » (Arendt, 1967, 25). Si cette analyse prend appui sur un épisode déterminé des relations internationales, elle conduit la philosophe à élaborer une réflexion plus générale sur les formes contemporaines de l'imposture politique. Celle-ci ne se confond toutefois ni avec la propagande propre aux régimes totalitaires ni avec les seules stratégies de communication gouvernementale des démocraties libérales. Alors que la première vise à remodeler la réalité en substituant une fiction idéologique aux faits, la seconde tend essentiellement à façonner l'opinion publique par la maîtrise du discours et de l'image. C'est dans cet entre-deux que s'inscrit, selon Arendt, l'imposture politique, laquelle puise sa force dans les « vertus magiques » du mensonge et de la désinformation.

Dans le contexte politique américain des années 1960, ce dispositif se caractérise notamment par la fabrication de récits destinés moins à rendre compte du réel qu'à préserver la crédibilité du pouvoir. D'une part, il consiste à soustraire au regard public des informations qui, en elles-mêmes,

ne relèvent d'aucun impératif de secret. D'autre part, en procédant à une véritable fabrication d'images, il produit ce qu'Arendt désigne comme un « substitut complet » (Arendt, 1971, 321) de la réalité, destiné à suppléer aux faits eux-mêmes. Les constructions discursives élaborées par les responsables politiques, sous une apparence de cohérence et de persuasion, masquent à vrai dire l'absence de fondement authentique de la justification avancée pour un événement politique comme la guerre du Vietnam.

Le cas le plus manifeste et le plus inquiétant de la manipulation des masses par le biais de l'imposture est celui pratiqué par les régimes totalitaires. Selon Arendt, ceux-ci peuvent vouloir réécrire l'histoire, comme en témoigne l'exemple de Trotski, qui n'apparaît pas dans les livres d'histoire soviétiques. La politique est en conséquence abaissée à un problème de production ou de fabrication, celle de l'opinion des individus et par là de ce qu'on appelle l'opinion publique. Dans ce processus à forte teneur propagandiste, Arendt porte une attention toute particulière au fait que les hommes politiques tendent à se changer en de simples fabricateurs d'images. Dans *Vérité et politique*, la philosophe mobilise la figure des « villages de Potemkine » moins comme une référence historique à valeur démonstrative que comme une métaphore politique de la fabrication des apparences. À travers cette image, elle met en évidence la propension du pouvoir à substituer au réel une mise en scène destinée à produire l'illusion de sa propre efficacité. C'est dans cette perspective qu'elle écrit : « L'édification de villages de Potemkine, si chère aux politiciens et propagandistes des pays sous-développés, ne conduit jamais à l'établissement d'une chose réelle mais seulement à une prolifération et à une perfection du trompe-l'œil » (Arendt, 1971, 329).

Ainsi, dit-on - et peu importe si l'histoire est plus un mythe qu'une réalité -, que, en vue de la visite d'un village par Catherine II, Potemkine aurait fait construire des façades comme autant de décors visant à tromper l'impératrice sur la réalité de la misère de son peuple. L'imposture généralisée par cette stratégie du « *make believe* » (« faire croire ») implique paradoxalement l'autotromperie. Il s'agit ainsi d'un processus par lequel un individu s'amène lui-même à croire une représentation erronée de la réalité sans avoir conscience de son caractère faux. À la différence du mensonge, qui suppose une intention délibérée de tromper autrui, l'auto-illusion procède d'une adhésion inconsciente à une représentation erronée du réel. Le sujet ne se sait pas dans l'erreur et tient pour vraies des interprétations qui ne correspondent pas à la réalité factuelle. Cette méconnaissance confère à l'auto-illusion une efficacité particulière, dans la mesure où elle soustrait les représentations fallacieuses à l'exercice du doute et du jugement critique. Chez Arendt, ce mécanisme éclaire l'une des dimensions les plus insidieuses de l'imposture politique. En effet, les gouvernants, à force de produire des récits destinés à convaincre autrui, finissent par adhérer eux-mêmes à la réalité de substitution qu'ils ont contribué à édifier. L'imposture ne relève plus alors de la seule tromperie d'autrui mais elle devient également une forme d'aveuglement du pouvoir sur sa propre fiction.

Cette autotromperie révèle en outre le paradoxe constitutif de l'imposture politique chez Arendt. En élaborant un discours destiné à tromper autrui, l'imposteur s'expose de la sorte au risque de devenir lui-même captif de la fiction qu'il a construite et de se laisser prendre au piège de sa propre supercherie. Cet effet provoqué est remarquablement illustré dans *La Crise de la*

culture d'Arendt par la célèbre parabole médiévale de la « sentinelle »¹. Arendt tire deux conclusions de cette parabole en rapport avec l'imposture politique : d'abord, « plus un menteur réussit, plus il est vraisemblable qu'il soit victime de ses propres mensonges » (Arendt, 1971, 323), c'est-à-dire qu'il les prenne lui aussi pour des affirmations irréfragables. Ensuite, « seule la duperie de soi est susceptible de créer un semblant de crédibilité » (Arendt, 1971, 324). Autant dire qu'une fois le politicien propage des mensonges, il doit lui-même en être convaincu pour être persuasif.

À partir de ces deux exemples susmentionnés, Hannah Arendt montre que les régimes totalitaires, comme certaines démocraties contemporaines, entretiennent des réalités de substitution dont la stabilité exige le renouvellement incessant du mensonge. Une telle dynamique n'aboutit pas à la restauration des vérités de fait, mais à ce qu'elle qualifie de « cynisme », entendu non comme une simple posture morale, mais comme l'érosion de toute confiance dans la possibilité même d'une vérité objective, jusqu'à conduire à un « refus absolu de croire en la vérité d'aucune chose » (Arendt, 1971, 324). Pour Arendt, l'imposture politique ne se réduit pas à masquer la vérité par le mensonge ; elle procède à une altération plus radicale en détruisant les conditions de possibilité de la vérité factuelle. En abolissant les critères qui permettent de discerner le vrai du faux, elle compromet l'exercice du jugement politique et instaure un état de désorientation où les représentations construites par le pouvoir tendent à se substituer à la réalité.

Cette manipulation inhérente à l'imposture ne présente pas d'ailleurs le peuple comme la victime tragique du régime en place, mais elle s'impose comme un moyen efficace pour le divertir et nourrir son ignorance. Pour Arendt, « Le plaisantin pris à son propre mensonge, qui se révèle embarqué dans le même bateau que ses victimes, paraîtra infiniment plus digne de confiance que le menteur de sang-froid qui se permet de goûter sa farce de l'extérieur » (Arendt, 1971, 323)². L'imposture apparaît par voie de corollaire comme un phénomène de croyance collective, fondé moins sur la contrainte que sur la puissance des images, des représentations et des apparences. Dès lors, il convient de s'interroger sur le rôle que joue l'image dans ce processus de fabrication de l'illusion politique.

3. « Ceci n'est pas une pipe »³ ou l'image comme outil d'imposture politique chez Arendt

Si la réflexion de Hannah Arendt sur l'imposture politique constitue le fil directeur de cette analyse, elle peut être utilement éclairée par d'autres références philosophiques et esthétiques qui interrogent le rapport entre image, apparence et vérité. Afin de mieux en saisir les enjeux, il convient de la mettre en dialogue avec quelques références majeures qui, de Platon à Baudrillard, en passant par Magritte, interrogent chacune, selon des perspectives distinctes, le pouvoir des images, le statut des apparences et leur rapport à la vérité. Loin de déplacer le centre de gravité

¹ Probablement attribuée aux écrits du philosophe Hegel, l'anecdote raconte sommairement l'histoire d'une sentinelle qui lance une fausse alerte. Tout le monde alors se précipite aux remparts, mais finalement elle aussi, comme si elle était victime de sa propre fausse alerte.

² Cette analyse fait écho au *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie, où la métaphore des « drogueries » désigne les artifices par lesquels le pouvoir obtient l'adhésion des peuples moins par la contrainte que par la séduction. Ce rapprochement permet d'éclairer la réflexion arendtienne dans la mesure où l'efficacité de l'imposture ne tient pas uniquement à la fabrication du mensonge, mais également à la disposition des individus à consentir à une représentation rassurante du réel.

³ Célèbre légende accompagnant le tableau de René Magritte, « La Trahison des images », peinture à l'huile sur toile, réalisée en 1928–1929. Elle est conservée aujourd'hui au musée d'Art du comté de Los Angeles.

de notre analyse, ces rapprochements permettent d'éclairer et de prolonger la pensée arendtienne et montrent la difficulté de dissocier le fonctionnement de l'imposture politique de celui de l'image.

À cet égard, l'allégorie platonicienne de la caverne offre initialement un cadre heuristique fécond puisque les prisonniers prennent les ombres projetées sur la paroi pour la réalité, faute de pouvoir accéder à la vérité. Sans reprendre explicitement cette métaphore, Arendt en retrouve l'intuition fondamentale lorsqu'elle montre que l'accès à la vérité exige une conversion du regard, consistant à se déprendre des apparences fabriquées pour revenir à la réalité des faits. Il serait même possible d'éclairer la réflexion arendtienne à la lumière des travaux de Jean Baudrillard sur le statut contemporain de l'image. Si leurs perspectives demeurent distinctes, elles convergent dans leur mise en évidence de la capacité des représentations à se substituer progressivement au réel. C'est dans cette perspective que Baudrillard analyse la société contemporaine comme un univers dominé par les simulacres, où la prolifération des images tend à brouiller la frontière entre réalité et représentation, prolongeant ainsi, sur un autre terrain, la réflexion d'Arendt sur la fabrication politique des apparences. Dans son célèbre essai intitulé *Simulacres et Simulation*, il développe le concept d'hyperréalité et la théorie des simulacres en montrant que l'image ne remplace pas le réel, mais en tient lieu. Elle est, pour lui, une force d'illusion et de séduction. Nous devrions être fascinés par les images car ces dernières nous font entrevoir le réel tout en le cachant. A l'instar d'Arendt, le sociologue français s'insurge contre l'effet aliénant de l'image, *a fortiori* l'image publicitaire, qui appelle le désir et fait prévaloir le corps sur l'âme, le paraître sur l'être.

Cette réflexion trouve un prolongement particulièrement éclairant dans l'œuvre de René Magritte, dont *La Trahison des images* interroge la relation entre la représentation et la réalité. Ainsi, la « pipe » peinte par René Magritte n'est pas une pipe qui puisse nous faire entendre, comme le dit Sganarelle à Dom Juan, qu'il n'est rien d'égal au tabac ! En inscrivant sous la figure d'une pipe la célèbre formule « Ceci n'est pas une pipe », le peintre rappelle que l'image ne se confond jamais avec la chose qu'elle représente. Toute représentation constitue une médiation et non le réel lui-même. Ainsi, de même que le plan d'un architecte ou l'image obtenue par un scanner permettent d'appréhender un objet sans s'y substituer, l'image ne possède qu'une valeur représentative. C'est précisément lorsque cette distinction s'efface que l'image devient l'un des ressorts essentiels de l'imposture politique, puisqu'en se substituant à la réalité factuelle, elle altère les conditions de l'exercice du jugement et contribue à la dissolution de la frontière entre le vrai et le faux.

Organiquement liée à l'imposture, faut-il le rappeler, l'image est spatiale, statique. Elle fige la fluidité du temps et n'a aucune capacité dynamique, évolutive. Elle opère une coupe dans le réel, mais elle n'en restitue que la platitude, en laissant échapper l'épaisseur du vécu, la concrétude existentielle de la temporalité. Pour Arendt, le foisonnement contemporain des images dans la sphère politique nous voue à la multiplicité, à la relativisation des valeurs et des êtres, à la perte du sens de l'origine : tout n'est alors qu'images, jeu de reflets et diffraction des apparences. Lors de la guerre du Vietnam, le spectateur américain se retrouvait dans la même situation qu'Orson Welles à la fin de *La Dame de Shanghai*¹ : celui-ci est pris dans un jeu de miroirs d'une telle

¹ Film américain réalisé par Orson Welles et sorti en 1947. Il est considéré comme l'un des chefs-d'œuvre du cinéma noir classique. Dans ce film, l'image n'est pas seulement ce que la caméra montre : elle est un masque, une illusion et un instrument de manipulation. La célèbre scène des miroirs, qui se déroule dans

complexité qu'il devient impossible de distinguer l'image de la réalité. Pour Arendt, le recours aux médias dans le contexte de la guerre du Vietnam participe d'une entreprise de fabrication des apparences qui tend à estomper la frontière entre la réalité factuelle et sa représentation. L'image ne se borne plus à médiatiser l'événement ; elle se substitue progressivement à celui-ci en produisant un effet de présence qui supprime l'expérience du réel. De ce fait, les images véhiculées par les médias ne remplissent plus une fonction strictement informative, mais contribuent à l'édification d'une réalité artificiellement construite, dont la cohérence interne l'emporte sur la fidélité aux faits. Il en résulte une altération du jugement politique, dans la mesure où la vérité factuelle cède progressivement le pas à une représentation façonnée par les exigences de la communication et de la mise en scène du pouvoir.

Par ailleurs, ce que révèle l'imposture en politique américaine pour Arendt, c'est que toutes les décisions prises dans le cadre du conflit américano-vietnamien avaient pour fin le maintien d'une image, celle de la réputation des États-Unis, plutôt que la puissance ou le profit. À l'appui des documents du Pentagone, Arendt met en évidence le fait que la crainte du pouvoir alors en place est moins celle de la défaite, qu'une préoccupation relative à l'image véhiculée comme outil indispensable dans le processus de la fabrication de l'imposture. Celle-ci est motivée par la volonté dissimulée de préserver la réputation des États-Unis, de concourir à l'image de la plus grande puissance mondiale. Dans une série de passages extraits des documents du Pentagone et cités par Arendt, l'enjeu essentiel fut celui de la réputation, témoignant de ce que « la défaite paraissait beaucoup moins redoutable que la reconnaissance de la défaite » (Arendt, 1967, 53). Que les élus aient pu poursuivre un tel objectif d'image, cela peut paraître intelligible aux yeux d'Arendt, dans la mesure où les campagnes électorales les placent dans une situation où ils sont poussés à croire en la toute-puissance de la manipulation. En revanche, il est plus surprenant que des intellectuels aient pu souscrire à une politique « axée sur l'imaginaire » (Arendt, 1967, 31), donc sur l'image ou la célébrité.

Cet attachement à la réputation conduit à la création d'une image en laquelle résident l'imposture et le mensonge à l'œuvre durant la période de la guerre froide dévoilant par là-même les contradictions de la politique étasunienne. Une formule latine, attribuée à Descartes, explicite bien cette dimension paradoxale inhérente à l'imposture : « *larvatus prodeo* »¹ ou « je m'avance en portant un masque » serait une manière de dire que l'on veut tromper, mais on reconnaît étonnamment que l'on porte un masque en s'avancant pour tromper. Cette formule décrit bien le jeu du comédien, qui fait que l'on ne peut pas complètement croire à l'illusion qu'il cherche à provoquer. Elle pourrait également désigner la façon dont les gouvernants américains, assortis de leurs experts en solution des problèmes et des publicitaires qui les influençaient, ont cherché pendant la guerre du Vietnam à maintenir une version des faits absolument fautive, alors même que la bataille de l'opinion était déjà perdue. Autant dire que dans un univers où l'on enseigne que la politique est faite de la fabrication d'une certaine « image », le public percevait très bien que les gouvernants et leurs collaborateurs étaient loin de connaître les réalités consignées dans les papiers des renseignements généraux, et ne vivaient donc que de paroles ou d'idées artificielles.

un palais des glaces rempli de miroirs, résume parfaitement cette idée : entre l'image et la réalité, la frontière devient impossible à discerner.

¹ Rédigée en latin en 1619 dans son œuvre de jeunesse *Cogitationes Privatae*, la maxime de Descartes illustre sa volonté de dissimuler sa subjectivité et de protéger sa pensée philosophique des persécutions religieuses et des dogmes de son époque.

En guise de conclusion, il convient de montrer comment l'imposture constitue, selon Hannah Arendt, un ressort qui structure subrepticement les relations politiques. À travers sa réflexion sur le mensonge, la vérité et la manipulation politique, la politologue allemande dévoile le rôle primordial de l'imposture comme un mode de gouvernement fondé sur la fabrication de récits et d'images destinés à orienter les perceptions collectives. Inscrit historiquement dans la période de la Guerre froide, l'exemple de la guerre du Vietnam révèle dans cette optique comment le souci de préserver une réputation peut conduire à l'effacement progressif de la réalité factuelle. Dans un contexte contemporain marqué par la prolifération des infox et l'essor de la post-vérité, la pensée d'Arendt nous rend sensibles à l'actualité aiguë de la politique américaine, hier comme aujourd'hui. Elle rappelle en définitive que la préservation d'un espace public démocratique repose avant tout sur la défense de la vérité, de l'esprit critique et de la capacité des citoyens à résister aux séductions de l'imposture.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARENDT, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, trad. G. Fradier, Paris, Éd. Calmann-Lévy, 1993.
- *Du mensonge en politique. Réflexions sur les documents du Pentagone*, dans *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, 1971, trad. Gérard Durand, Paris, Calmann-Lévy, 1972 ; rééd., Paris, Le Livre de Poche, 2021.
- *Journal de pensée (1950-1973)*, édition Ursula Ludz et Ingeborg Nordmann, trad. Sylvie Courtine-Denamy, Paris, Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 2005, 2 vol.
- *Sur la violence*, in *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, trad. G. Durand, Calmann-Lévy, 1972 ; rééd., Paris, Le Livre de Poche, 2021.
- *Vérité et politique*, in *La Crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, 1967, trad. sous la direction de Patrick Lévy, Paris, Gallimard, 1972 ; rééd., coll. « Folio Essais », 1989.
- BAUDRILLARD, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Éditions Galilée, 1981.
- *La Société de consommation*, Paris, Denoël, 1970 ; rééd., Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2014.
- BUYDENS, Mireille, *Image du réel et création*, Bruxelles, Presses de l'Université Saint-Louis – Bruxelles, 2019.
- CITES, *Hannah Arendt*, n° 67, Paris, Presses Universitaires de France, 2016.
- DIDI-HUBERMAN, Georges, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1992.
- ESPRIT, *Hannah Arendt*, n° 6, Paris, juin 1980.
- GENEL, Katia, *Hannah Arendt. L'Expérience de la liberté*, Paris, Belin, 2016.
- GORI, Roland, *La Fabrique des imposteurs*, Paris, Babel, 2015.
- LA BOÉTIE, Étienne de, *Discours de la servitude volontaire ou le Contr'un*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1993.
- NOUDELMANN, François, *Le Génie du mensonge*, Paris, Éditions Max Milo, 2015.
- PHILOSOPHIE MAGAZINE, *Hannah Arendt*, hors-série n° 66, Paris, Philo Éditions, juillet 2025.

TUMULTES, *Entre résistance et domination. Figures libres ou mouvements imposés*, « Hannah Arendt. Penser le politique », n° 27, Paris, Éditions Kimé, 2006.

YOUNG-BRUEHL, Elisabeth, *Hannah Arendt*, trad. Jacqueline Roman et Étienne Tassin, Paris, Calmann-Lévy, 1999.

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEUR

Mohammed HICHCHOU est Maître de Conférences Habilité à l'Ecole Supérieure de Technologie de Meknès (UMI). Il est professeur agrégé en langue française, ex-normalien au Cycle de Préparation à l'Agrégation à l'ENS de Meknès. Il a enseigné le français-philosophie en Classes Préparatoires aux Grandes Ecoles à Fès entre 2007 et 2019. Il a participé à une dizaine de colloques au Maroc et à l'étranger. Parmi ses publications : « *Écrire la souffrance de la guerre dans la littérature de front : contraintes et paradoxes. Approche croisée : Les Croix de bois de R.Dorgelès et Le Feu d'H. Barbusse.* » (Créteil, France) ; « *La dialectique de l'éthique et de l'esthétique dans Macbeth de Shakespeare* » (Taza, Maroc) ; « *La Haine jouissive dans Les Âmes fortes de Jean Giono* » (Dhhar Mahraz, Fès, Maroc) ; etc.